

Une archéologie des exclusions Retour sur *Moonlight* et *I Am Not Your Negro*

Gérard Grugeau

Numéro 182, mai-juillet 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85574ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grugeau, G. (2017). Une archéologie des exclusions : retour sur *Moonlight* et *I Am Not Your Negro*. *24 images*, (182), 44–45.

RETOUR SUR *MOONLIGHT* ET *I AM NOT YOUR NEGRO*

Une archéologie des exclusions

par Gérard Grugeau

« Alors mes propres gestes, mes propres paroles effarouchent mon âme qui se retire et elle s'en va si loin au fond de moi se cacher que rien ne l'approuve plus ».
 Marcel Jouhandeau
 (De l'abjection)



I Am Not Your Negro

Comme le montre très bien Didier Eribon dans son ouvrage *Une morale de minoritaire*¹, de Marcel Jouhandeau à Jean Genet en passant par Jean-Paul Sartre et Michel Foucault, nombreux sont les auteurs qui se sont intéressés aux parias de la société, voués aux gémonies par le regard asservissant des dominants. Plusieurs catégories d'individus se retrouvent ainsi assignées à une situation « d'abjection » qui les exclue de l'ordre social en les stigmatisant. L'appartenance qui leur est imposée (l'homosexuel, le Noir, dans le cas présent) tend alors à figer l'identité, l'individu devenant prisonnier d'une structure de domination qui assujettit sa subjectivité. Deux films² sortis récemment donnent une voix à ces parias de l'ombre qui ont lutté ou luttent encore pour échapper à cette infériorisation dans laquelle les enferme le discours majoritaire. Le cinéma, porté par la mise en scène tout en douceur chagrine chez Barry Jenkins (*Moonlight*) ou tout en colère réfléchie chez Raoul Peck (*I Am Not Your Negro*), se met ici au service d'exclus qui brisent leur mutisme intériorisé pour échapper à la prison de leur corps et de leur esprit colonisés. Accompagnant ce mouvement de transfiguration qui va « de l'ombre à la lumière, de la honte à l'orgueil », selon les termes de Jean Genet, Jenkins et Peck se rangent de fait solidairement derrière ceux qui tentent de se redéfinir librement face à la violence sociale. Une façon pour les deux cinéastes, à partir du point de vue du minoritaire, d'ouvrir « le champ de la parole, de la poésie et de la liberté », de concert avec les exclus incarnés à l'écran.

À la base de ces deux productions, des textes forts et sans fard : une pièce de théâtre de Tarell Alvin McCrane, *In Moonlight*, *Black Boys Look Blue* pour *Moonlight* et un manuscrit inachevé (et inédit) de James Baldwin, *Remember this House*, lu avec une empathie toute fraternelle par le comédien Samuel L. Jackson, dans le cas de *I Am Not Your Negro*. Entre fiction

et essai documentaire s'offrent ainsi à nous deux visions d'une Amérique qui met au ban de la société une partie de sa population. Que ce soit en s'attachant au récit d'un jeune Noir homosexuel dont nous suivons le parcours à trois étapes de sa vie (enfance, adolescence et âge adulte) dans un ghetto de Miami, ou en référant à la parole politique d'un écrivain de renom qui nous convie à une histoire de l'Amérique en revenant sur les figures amies et légendaires de Malcolm X, Martin Luther King et Medgar Evers, tous trois assassinés dans les années 1960, les deux films révèlent les structures de ségrégation qui marginalisent les victimes d'exclusion.

Percutante, la démonstration de Raoul Peck dans *I Am Not Your Negro* réussit, par la pertinence de ses documents d'archives et l'intelligence de son montage, à montrer avec rigueur toute la perversité d'une idéologie dominante qui, notamment par le biais de la représentation des minorités racisées et sexuelles dans les films hollywoodiens, a utilisé le cinéma (et la télévision) pour asservir les consciences et conforter préjugés et fantasmes, tout en prônant le consumérisme effréné comme unique horizon de son modèle de civilisation. Écrivain noir et homosexuel (il était fiché à ce titre par le FBI), James Baldwin démonte ici avec un formidable aplomb les discours d'une Amérique blanche suprémaciste qui refuse de regarder en face le crime odieux de l'esclavage, une Amérique apathique, prétendument humaniste, rendue moralement monstrueuse du fait de son immaturité et de son désir de pureté. Une rage sourde porte les propos virulents de l'homme de lettres qui, dans un de ces ouvrages (*The Fire Next Time*), dénonçait la peur de l'enfant noir dominé et renvoyé constamment à sa différence par un ordre social d'une brutalité glaçante. Avec brio, la mise en scène relaie cette rage et l'actualise, alors que Raoul Peck aborde les manifestations et les émeutes récentes qui ont secoué le pays. Il souligne ainsi

à travers le mouvement *Black Lives Matter* que la blessure honteuse, fondatrice, est toujours là, purulente, clivant la société en profondeur. N'est-ce pas après tout ce que laissait entendre du fond de sa cellule le poète afro-américain Spoon Jackson, dans le film de Michka Saïl *Spoon* (notre DVD), quand il affirmait que l'Amérique était un pays où le simple fait d'être un jeune Noir pouvait encore « vous condamner à mort avant même la prison ». L'ancrage dans une conscience historique et politique fait la grande force de *I Am Not Your Negro*. Habité par la figure exemplaire de Baldwin, le documentaire produit du sens, tendant à l'Amérique actuelle le miroir de ses pires turpitudes, mais surtout de ses luttes orgueilleuses pour contrer la longue lignée de souffrances qui jalonnent son histoire.


Avec son statut de petit film indépendant *arty*, *Moonlight* de Barry Jenkins s'aventure pour sa part sur le terrain de l'intime avec une délicatesse constante, déployant une partition qui peut sembler mineure, mais n'en est pas moins politique. De fait, une solidarité de discours lie les deux films, la honte et la stigmatisation caractérisant le drame individuel et collectif des exclus qui nous sont présentés. Couleur de la peau, orientation sexuelle : la situation d'abjection est ici interchangeable, renvoyant les parias à leur différence dans laquelle les maintient l'ordre social. *Moonlight* nous plonge dans les racines du mal. En demandant à sa famille de substitution « c'est quoi une tapette », l'enfant révèle au grand jour la nature profonde du stigmate ; il énonce un de ces « mots clos, scellés, hermétiques » évoqués par Jean Genet, c'est-à-dire qu'il formule l'injure à la source de l'abjection qui hiérarchise l'ordre social. Malgré son jeune âge et sa part d'innocence, Little sait intuitivement qu'il a été « abjecté » de manière irréversible, que la honte l'habitera à jamais, qu'il fait désormais partie d'une classe à part, essentialisée par le monde social. Précipité par le pouvoir dévastateur des mots dans un profond isolement, il deviendra une sorte de présence spectrale, désinvestie, et il gardera toute sa vie une vulnérabilité extrême que les trois comédiens de *Moonlight*, interprétant tour à tour Little, Chiron et Black à des âges différents, rendent avec un naturel bouleversant.

Chiron aura certes pu entrevoir la force de l'orgueil après s'être vengé de son agresseur à l'école. Mais l'injure induite par les structures sociales s'insinue comme un cancer, conditionnant le rapport au monde. Elle façonne les personnalités et prend possession des corps socialisés ; elle exerce sa violence sournoise dans les chairs et les esprits. Il n'y a qu'à voir le corps adulte de Black gonflé aux stéroïdes pour comprendre que, au-delà de la carapace musculaire, la honte est en grande partie indépassable, qu'elle produit de l'inertie et que, dévorante, elle est toujours prête à resurgir à la moindre agression verbale ou physique. Sans doute est-ce pour cela que l'avant-dernier plan du film émeut autant, quand dans les bras de son amour de jeunesse retrouvé, Black entrevoit peut-être – ne serait-ce que provisoirement – l'étroit



Moonlight

passage qui mène de la honte à l'orgueil, de la honte à l'expression de son désir. Les deux hommes n'en auront pas moins fait l'un et l'autre un séjour en prison, la société et ses institutions relais, dont l'école, ne leur ayant laissé aucune chance quand ils auront essayé de repousser avec force les murs de l'être-paria dans lesquels on les a enfermés.

Dans cette séquence finale, peut-être Chiron touche-t-il enfin du fond de son âme à cette « force de fuir » évoquée par Michel Foucault, ou par Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval (dans leur récente installation présentée à la galerie Dazibao à Montréal) quand les deux cinéastes titrent : *Je sais courir, mais je ne sais pas m'enfuir*. Gel de la révolte, inaptitude à agir et pourtant, *I Am Not Your Negro* et *Moonlight* prennent tous les deux acte d'une mise en mouvement salutaire. De la honte transfigurée en orgueil, de cette énergie régénératrice soudainement mise en branle jaillit une colère qui émancipe. Colère qui accompagne ce passage de l'abjection à la *réinvention* de soi dans *I Am Not Your Negro*. *Réinvention* de soi sur le plan politique à travers les luttes courageuses pour les droits civiques des Afro-Américains, *réinvention* de soi à travers l'écriture pour un James Baldwin revenu d'Europe auprès des siens pour « payer sa dette » et combattre l'injustice socialement organisée par l'ordre majoritaire qui accable ses frères. Colère individuelle et colère collective : chacun à leur façon, les deux films pensent le devenir de la condition du paria et se terminent sur l'idée du regard dans lequel l'Autre peut trouver une validation de son existence. *Moonlight* se clôt sur le bruit du ressac des vagues associées au désir et le regard final de Little à la caméra, comme celui d'Antoine Doinel dans *Les 400 coups* de François Truffaut, semble porté en germe les voies de l'avenir. Comme si l'enfant bleu sous la lune, las de nous avoir regardés, nous disait : « maintenant, c'est à vous de me voir ». 

1. Didier Éribon, *Une morale de minoritaire, variations sur un thème de Jean Genet*, Éditions Fayard, 2001.
2. Voir textes critiques sur notre site pour *I Am Not Your Negro* et dans le numéro 180 de la revue pour *Moonlight*.